

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

ABONNEMENTS
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 6 Mois 6 Mois Un An
et Basses-Alpes..... 9 fr. 12 fr. 20 fr.
Autres départements et l'Algérie..... 9 fr. 12 fr. 20 fr.
Etranger (Union postale)..... 9 fr. 12 fr. 30 fr.

N° 14.691 — QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE — VENDREDI 27 AVRIL 1917
LE NUMÉRO 5 CENTIMES
75, Rue de la Darse, 75 — Marseille

ANNONCES
Annonces Anglaises, la ligne : 2 fr. — Réclames : 1.75. — Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. — Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavon, ou dans nos bureaux
A Paris : A l'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

La «Tactique élastique»

Rien n'est curieux comme les efforts auxquels s'évertuent les journaux allemands pour tenir de sauter la mise au feu-marché Hindenburg. Il est évident que le prestige du généralissime boche se trouve singulièrement compromis par les continus échecs infligés depuis quelques semaines aux troupes allemandes luttant sur le front occidental. Les militaristes d'outre-Rhin sentent bien que leur idole vacille lamentablement et ils voudraient l'étayer. Mais comment y réussir alors que l'armée allemande recule pour ainsi dire sans répit ?

Les journalistes d'outre-Rhin, après avoir beaucoup réfléchi sur ce triste sujet, ont pensé que le meilleur moyen de donner le change aux populations et de les rassurer tout en sauvegardant la haute renommée de l'illustre Hindenburg consistait en somme à soutenir que le recul était un succès pour l'Allemagne. Ils sont donc revenus à leur fameuse théorie de la «tactique élastique», théorie fort commode en ce sens qu'elle permet tous les mouvements d'une armée comme des victoires, que ces mouvements se produisent en avant ou en arrière.

Hier encore un grand journal de Munich écrivait ceci : «La tactique actuelle de Hindenburg est une tactique élastique qui comporte l'évacuation du terrain où cela est nécessaire. Le peuple allemand a acquis pendant la guerre un jugement militaire beaucoup trop fin pour ne pas comprendre complètement ce qu'est la tactique d'Hindenburg et ne pas saisir que c'est la seule qui permette de résister à l'action d'un adversaire qui espérait avec certitude nous anéantir». Et vous voyez comme l'explication est simple !

La tactique élastique de Hindenburg comporte l'évacuation du terrain où cela est nécessaire. Donc, lorsque ses troupes reculent devant l'offensive britannique ou devant l'offensive française, comme cela se produit en ce moment, ce recul rentre dans le plan du généralissime boche. «Que voulez-vous ? ont l'air de dire les critiques civils ou militaires d'outre-Rhin. Que voulez-vous, on ne peut pas faire autre chose ! On recule pour éviter des revers plus fâcheux. On recule pour empêcher le désastre. On recule pour ne pas être anéanti...»

Explication ingénieuse peut-être, mais qui n'a pas grande allure. Il paraît difficile en vérité que les fanatiques adorateurs du culte de Hindenburg s'en puissent déclarer pleinement satisfaits. Ou bien s'ils se déclarent contents tout de même, c'est qu'ils ne sont pas difficiles.

Car pour eux, ne l'oublions pas, Hindenburg représentait la victoire à très court terme et non pas une série d'échecs. Hindenburg était le terrible chef d'armée devant qui l'ennemi frappé d'épouvante s'éclipsait et s'effondrait. Rien ne devait, rien ne pouvait lui résister. On l'avait bien vu sur le front oriental ! Et le front occidental ne tarderait pas à connaître à son tour la valeur de ses conceptions stratégiques en même temps que la vigueur de sa poigne. Le général Sir Douglas Haig et le général Nivelle n'auraient qu'à bien se tenir : quand Hindenburg daignerait tourner son auguste regard de leur côté, ils seraient perdus...

Et maintenant voici que, Hindenburg ayant décidé de manœuvrer sur ce front occidental qu'il avait négligé d'abord, c'est lui qui recule. L'homme qui avait la prétention de mettre tout le monde en fuite donne lui-même à ses soldats l'ordre de la retraite. Ses

troupes ne se retirent pas sans combattre, mais, accrochées par les forces britanniques et françaises, elles se retirent après avoir été battues. Et leurs pertes, comme nous avons eu déjà maintes occasions de le faire ressortir, sont aussi importantes que cruelles.

Les journaux d'outre-Rhin auront beau s'épuiser en copieuses et laborieuses dissertations sur les prétendues beautés et sur les soi-disant avantages de la tactique élastique : qu'ils le veuillent ou non, cette tactique-là apparaît aux Boches eux-mêmes comme une tactique de défaite.

CAMILLE FERDY.

PROPOS DE GUERRE

Une Requête féminine

Voilà ce que c'est que de traiter les questions féminines. Mes articles sur les chaussettes me valent une pétition émanant d'un «Groupe de Marseillaises» qui me demandent de m'intéresser à leur sort et de prévenir leur cause.

Il s'agit... c'est un peu difficile à dire, il s'agit de certaines petites éducatrices publiques et gratuites dont les hommes ont seuls jusqu'ici le privilège. Les dames nous jaloussent et elles ont pour cela de solides raisons. Elles ne sont pas construites très différemment des hommes et la nature parle chez elles, aussi impérieusement que chez nous.

C'est un fait qu'il faut bien reconnaître : dans cette question de cabinet, les intérêts féminins ont toujours été négligés ; ce qui, à la longue, a produit un mécontentement qui pourrait bien un jour agrandir le fossé qui déjà sépare les deux sexes.

Il serait pourtant assez facile de donner satisfaction aux pétitionnaires. Que veulent les dames ? Un petit endroit où elles puissent convenablement et gratuitement se recueillir lorsque le besoin s'en fait sentir au cours d'une sortie. Eh bien, mais ce n'est pas là une entreprise irréalisable.

La Ville peut prendre sur elle de faire creuser à deux ou trois endroits de la cité une salle souterraine sur le modèle de celles qui existent à Nice, à Paris, à Vienne, en Angleterre. Mais, direz-vous, la gratuité engendrera les abus ; au bout de trois semaines le petit endroit sera impraticable. Je ne crois pas, si l'on prend soin d'en interdire l'accès aux hommes et d'y mettre une préposée, une bonne dame qui, payée par la Ville, aurait pour mission de veiller au bon fonctionnement de l'établissement.

Vous vous dites qu'une semblable création ne s'impose pas dans une ville comme Marseille où des boutiques très convenables accueillent les dames. Mais ces boutiques sont payantes ! Or, il s'agit — c'est du moins le vœu de mes correspondantes — il s'agit d'établir l'égalité entre les deux sexes. Une aisance, modeste si l'on veut, mais gratuite pour les dames comme pour les messieurs.

Pour ma part, je trouve que nos concitoyennes ont raison, mille fois raison. Il n'y a aucun motif sérieux pour que ce qui nous est donné si libéralement, à chaque coin de rue, soit refusé à nos compagnes sous prétexte qu'elles ont plus de pudeur.

Je soumets cette juste requête à ces messieurs du Conseil municipal.

ANDRÉ NÉGIS.

L'Echange des Blessés

entre l'Italie et l'Autriche

Rome, 26 Avril.
La Tribuna écrit : « Nous sommes informés que des pourparlers sont en cours entre les gouvernements italien et autrichien pour l'échange des petits blessés et que ces pourparlers seraient sur le point d'aboutir ».

IL Y A UN AN

Judi 27 Avril

A l'ouest de la Meuse, au cours de la nuit, nous avons dispersés plusieurs reconnaissances ennemies au sud-est d'Haucourt.

Au nord-ouest du bois des Caurettes, nous avons progressé à la grenade dans les boyaux ennemis.

L'ennemi a bombardé assez violemment la région du Mort-Homme.

Remise de la note du président Wilson à Berlin au sujet de la guerre sous-marine.

999° JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 26 Avril.

Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant :

Lutte d'artillerie intermittente dans les divers secteurs.

Sur les bords de l'Oise, une reconnaissance allemande, qui tentait d'aborder nos tranchées près de Moy, a été aisément repoussée.

Au nord de l'Aisne, l'ennemi a renouvelé en vain ses efforts pour nous chasser du plateau du Chemin des Dames.

Hier soir, après un violent bombardement, il a lancé, par deux fois, sans aucun succès, sur un front d'environ deux kilomètres, à l'ouest de Cerny, de puissantes attaques qui

sont venues se briser sur nos lignes avec de très lourdes pertes.

Une autre tentative, dans la région de la ferme Heurtebise, a eu le même insuccès.

Dans la région de Juvincourt, notre artillerie a pris sous son feu des travailleurs ennemis et les a dispersés.

En Champagne, dans la région de la Pompe, ainsi que sur le front de la Ferme de Navarin-Tahure, l'ennemi a tenté plusieurs coups de main qui n'ont eu d'autre résultat que de nous procurer des prisonniers.

LA GUERRE

L'Ennemi nous contre-attaque sans succès

NOUVEAUX PROGRÈS DES TROUPES ANGLAISES

Paris, 26 Avril.

M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a inauguré cet après-midi l'Exposition d'un groupe d'artistes des indépendants, organisé au profit de la Fraternité des Artistes de l'Union de France pour la Belgique et les pays alliés, et de l'Association Nationale des Mutilés de la Guerre.

Les Rapatriés du Nord

Paris, 26 Avril.

Un convoi de rapatriés au nombre de cinq cents, de Lille, Tourcoing, Roubaix, est arrivé ce matin à Paris, par train spécial, venant de Suisse.

LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —

Paris, 26 Avril.

La bataille engagée par les Anglais sur la Scarpe a diminué quelque peu d'intensité hier. Nos alliés ont néanmoins réalisé encore de nouveaux progrès. L'ennemi qui, la veille, avait essuyé un terrible revers, puisqu'on parle de divisions anéanties, a renouvelé ses contre-attaques sur divers points, notamment au sud-ouest de Lens. Partout il a été repoussé.

Nos alliés gardent le contact étroit avec l'ennemi qui occupe des positions extrêmement fortes, mais dont la méthode et la ténacité anglaise auront raison.

Sur notre front, les Allemands ont encore lancé deux furieuses attaques sur la ferme d'Heurtebise et sur le plateau de Vauclerc. L'après-midi, l'ennemi même ses assauts pour nous reprendre ces positions dit assez la valeur de celles-ci. Nous les tenons solidement puisque tous les efforts des Boches sont restés vains.

Je ne parle pas de la situation qu'une politique d'alternances nous a créée en Grèce. J'espère qu'elle se dénouera comme elle le doit par la seule manière qui convienne à de grandes puissances trop longtemps abusées par le bon-frère du Kaiser.

A l'intérieur des empires centraux, les crises deviennent chaque jour plus profondes. Une action énergique contre les alliés de l'Allemagne pourrait, en ce moment, avoir les plus grands effets. Les gouvernements de l'Entente, dont on ne cesse de nous affirmer l'absolue communauté de vues, ne peuvent pas ignorer la situation à laquelle je fais allusion, les possibilités de l'exploiter avantageusement.

A bord d'un paquebot arrivé, hier soir, de New-York, se trouvait une mission scientifique américaine composée de six personnes ayant à sa tête le docteur S. Ames. Le vice-consul des Etats-Unis a salué la mission. Le docteur Ames a reçu les journalistes aux-quel il a dit que l'Amérique admire la France qui combat pour la liberté des peuples.

Parlant de l'arrivée de la mission française aux Etats-Unis, M. Ames a dit : « Le maréchal Joffre est pour tous les Américains un grand figure et la France ne pouvait mieux choisir. Si actuellement nous mettons au service de la France et de ses alliés tout ce dont nous disposons, le moment est proche où nous pourrions lui envoyer des hommes bien équipés et entraînés ».

En terminant, M. Ames a dit combien lui et les membres de la mission sont heureux de se sentir sur le sol français. C'est en France, a-t-il dit, que nous avons voulu faire notre première visite.

La mission scientifique américaine a quitté Bordeaux à destination de Paris. Le docteur Ames, président de la mission, après avoir visité les institutions scientifiques des autres villes de France, reviendra à Bordeaux visiter la Faculté de Médecine.

La mission se propose de se rendre ensuite, toujours en vue d'études scientifiques, dans plusieurs villes de la Grande-Bretagne.

La Conférence de Washington

LA MISSION FRANÇAISE AUX ETATS-UNIS

New-York, 26 Avril.

L'arrivée de la mission française est un événement considérable. Tous les journaux réservent une grande place d'honneur et la première page sur l'arrivée de la mission. Ils conviennent tous les Américains à lui souhaiter une enthousiaste bienvenue.

Toute la presse adresse un chaleureux salut à M. Viviani et au maréchal Joffre, dont la New-York Tribune dans un très bel article dit que ce dernier sauva l'Europe de l'Allemagne et de la civilisation de la Barbarie.

Dans tous les milieux américains on trouve l'impression ardemment exprimée qu'aucun choix ne pouvait être plus agréable aux Etats-Unis et plus fécond pour la cause commune que celui de M. Viviani, dont les qualités d'homme d'Etat sont si sincèrement appréciées ici et du maréchal Joffre, qui est le soldat le plus populaire parmi les Américains.

Washington, 26 Avril.

Un croiseur français portant nos trois couleurs et ayant à son bord M. René Viviani, le maréchal Joffre et toute la mission française est arrivé mardi matin, à 9 heures, à Hampton-Roads par un soleil éblouissant et après une merveilleuse traversée. Le voyage a été déclaré M. René Viviani, s'est effectué sans le moindre incident, par une mer splendide dans un calme impressionnant.

A 10 heures, l'amiral Mayo, commandant en chef de la flotte américaine, se présente à bord du croiseur français ; les réceptions officielles commencent.

Les souhaits de bienvenue

Monsieur le président, dit l'amiral, c'est un bonheur pour moi d'être le premier à vous dire la joie de mon pays pour votre venue.

Puis se tournant vers le maréchal Joffre, il ajouta : Monsieur le maréchal, votre présence est pour nous un honneur inoubliable.

M. Viviani remercia et dit sa joie de représenter la République française en une circonstance si émouvante. Un bref entretien a lieu et l'amiral Mayo demande à présenter les commandants des navires américains à M. Viviani et au maréchal Joffre.

La présentation au maréchal Joffre est particulièrement impressionnante ; chaque officier s'incline respectueusement devant le vainqueur de la Marne et prononce un salut intelligible et respectueux.

Ceci est le plus grand honneur de ma vie.

L'amiral Mayo demande à M. Viviani et au maréchal Joffre de visiter son navire, le Pennsylvania, magnifique et superbe dreadnought, actuellement le plus beau cuirassé de la flotte américaine.

Le maréchal Joffre acclamé

Le Pennsylvania a été détaché de l'escadre pour exprimer par la circonstance, M. Viviani et le maréchal Joffre acceptent et toute la mission se rend à bord du Pennsylvania.

La visite dure une heure et les équipages sur le pont rendent les honneurs réglementaires et les matelots, passés en revue, décorent de leurs regards, dans le cortège qui précède le maréchal, les couleurs de la France et de son alliés.

Le maréchal Joffre, chef d'état-major de la marine, et Franklin Roosevelt, secrétaire adjoint de la marine ; M. Long, secrétaire adjoint au département d'Etat.

M. Franklin Roosevelt est le premier à sauter de l'embarcation, à grimper la passerelle et, avec une fougue qui est de tradition dans sa famille et où on reconnaît son oncle, il dit combien le président Wilson, le gouvernement et la nation sont heureux de la venue de M. Viviani et de celle des illustres envoyés de la France. Notre joie, déclare-t-il, ne trouve pas d'expressions.

M. Viviani, très touché, remercia et, séance tenante, des conversations s'engagèrent. M. Viviani causa avec M. Roosevelt et le maréchal Joffre et M. Jusserand avec le général Scott, l'amiral Chocheprat avec l'amiral Hu-

gins. Puis le transbordement à bord du May-Flower s'effectua. M. Viviani occupa, sur le yacht, l'appartement même du chef d'Etat. Chacun s'installe de son mieux sur le bateau, qui dispose de logements limités, en raison du retardement de l'heure d'arrivée. M. Viviani réunira sa table les délégués du gouvernement américain et les envoyés de la mission française.

Sur le sol américain

Washington, 26 Avril.

Voici de nouveaux détails sur l'arrivée de la mission française :

Il fallut une demi-heure pour mettre le May-Flower à quai. Diverses délégations étaient allées à la rencontre des hôtes français. La mission britannique avait envoyé une merveilleuse gerbe composée des diverses roses de France avec l'inscription : « Vive l'Alliance ! Bienvenue à la France de leurs frères britanniques ».

Des que la passerelle fut lancée, M. Lansing et les hauts fonctionnaires américains, la mission britannique, etc., montèrent à bord, les délégués français, entourés de leur suite, attendaient les groupes à l'arrière, sous les plis du drapeau tricolore.

Pendant que les compliments étaient échangés des musiques militaires cordiales et les marins rendaient le salut. Lorsque le maréchal Joffre mit le pied sur le sol américain, une immense foule massée sur le quai éclata en applaudissements véritablement frénétiques. Les automobiles de la mission étaient décorées de drapeaux français et américains.

A travers Washington

Washington, 26 Avril.

La réception de la mission française a dépassé les courtoisies diplomatiques d'usage. De très vives acclamations et des applaudissements des passants officiels et de la foule éclatèrent à l'arrivée. Le maréchal Joffre quitta le bord, un jeune officier français déjà à terre s'inclina et baisa sa main. Les larmes emplirent les yeux de nombreux témoins de cette scène. Un témoignage de dévouement à l'égard du grand maréchal, M. Lansing s'avance et serra cordialement la main de M. Viviani, du maréchal Joffre et des autres membres de la mission tandis que la musique jouait la Marseillaise. La présentation du général Scott au maréchal Joffre fut également très cordiale.

M. Viviani et le maréchal paraissent en excellente santé et heureux de cette bienvenue des plus chaleureuses. Les présentations effectuées, M. Viviani, M. Jusserand et les membres de la mission, accompagnés de M. Lansing et de M. Jusserand ainsi que les personnalités officielles, se sont rendus en automobile, escortés par un détachement de la maison de M. Henry White, ancien ambassadeur de France, où résidera la mission.

M. Viviani était accompagné de M. Lansing et le maréchal Joffre, du général Scott, du général Scott. Une grande foule se tenait sur le parcours, parmi laquelle des milliers d'Américains acclamaient les troupes. Des applaudissements, des acclamations, des cordons et pleins du plus grand enthousiasme ont éclaté sur tout le parcours. A leur arrivée à la maison de M. White, les membres de la mission ont trouvé de nombreux honneurs envoyés par M. Balfour.

Le salut de M. Lansing

Washington, 26 Avril.

M. Lansing, secrétaire d'Etat, a fait la déclaration suivante :

« Le peuple et le gouvernement américain sont très satisfaits d'avoir pour hôtes des personnalités aussi distinguées pour représenter la République française. Le fait que ces personnalités qui ont été si vaillamment représentées et du gouvernement français ont été envoyés aux Etats-Unis constitue la meilleure preuve des sentiments de la France à l'égard de la République ».

« Nous pouvons assurer le peuple français que nous avons à son égard les mêmes sentiments que l'ont poussés à nous envoyer ces délégués et que nous nous réjouissons de voir nos deux grandes nations combattre côte à côte pour la liberté de l'humanité ».

Côté le président Wilson

Washington, 26 Avril.

Le président Wilson recevra jeudi, M. Viviani et le maréchal Joffre ainsi que les principaux membres de la mission. La mission dînera probablement demain soir à la Maison-Blanche.

L'Amérique aux Français

New-York, 26 Avril.

A l'occasion de la Journée de France, qui sera célébrée à New-York, le 26 avril, le New-York World a écrit un salut au peuple français et affirme de nouveau l'importance qu'il attache aux liens de reconnaissance et d'amitié qui unissent l'Amérique à la France

Feuilleton du Petit Provençal du 27 Avril — 120 —

La Petite Magg

TROISIÈME PARTIE

Canailles et braves gens

— Madeleine... il y a quelques semaines, quand au sommet du clair triomphal où vous aviez élevé votre grâce, votre jeunesse, votre beauté, vous passiez au milieu d'une foule délirante d'enthousiasme et d'admiration, un homme s'est trouvé sur votre passage, qui n'a pu vous voir sans se sentir soudain envahi d'un sentiment irrésistible et puissant, qu'aucune femme encore n'avait réussi à allumer dans son cœur de viveur endurci... un homme qui, ce jour-là, s'est dit : cette femme sera mienne et je veux faire en sorte qu'elle reste ce qu'elle est aujourd'hui, la reine de Paris... une reine délicate, adulée, enviée, voyant se prosterner à ses pieds tout ce que la capitale compte de gens puissants et fortunés, et n'ayant qu'un mot à dire pour que les moindres de ses caprices se réalisent instantanément.

— Monsieur, articula faiblement Madeleine qui, à ces paroles particulièrement explicites, voyait très nettement où voulait en venir son interlocuteur.

— Cot homme, poursuivait le jeune banquier, c'était moi... moi qui vous adore éperdument et qui ne puis vivre désormais sans votre amour.

— Monsieur, répéta Madeleine, cette fois d'une voix suppliante.

— Et pour vous prouver à quel point ma passion est profonde, sincère, violente, je vais vous dire ce que j'ai fait afin que vous soyez à moi seul.

Mais Madeleine, dans un sursaut de révolte et d'indignation, se relevait et toute frémissante de colère contenue et de pudeur blessée, s'écriait :

— Je ne veux rien savoir... et si vous ordonnez de sortir à l'instant même si vous ne voulez pas que j'appelle et que je vous fasse mettre à la porte comme un malfaiteur que vous êtes.

Si corrompu qu'il fût devenu, Châtelain tenait du sang aristocratique qui coulait dans ses veines une certaine fierté native.

Il pâlit sous l'insulte.

— Vous dites... gringa-t-il, les sourcils contractés, les poings fermés.

— Je dis que l'homme assez vil pour s'être introduit sous le couvert de l'amitié auprès d'une jeune fille qui lui sait bon gré et pure, afin d'en faire sa maîtresse, est plus lâche et plus abject que le dernier des criminels.

Mais déjà Châtelain avait surmonté son mouvement de rage.

— Injuriez-moi, traitez-moi de tous les noms, brava-t-il, vous n'empêcherez pas que je vous aime, que je vous veux... et que je vous aurai !

— Croyez-vous !

— Mais, folle que vous êtes, réfléchissez donc à ce que je vous offre en échange de quelques minutes d'amour délicieuses que je goûterai dans vos bras.

— Misérable ! apostropha Madeleine, révoltée par ce langage qui blessait au plus haut point ses pudeurs de vierge.

Mais, comme sans entendre, Châtelain poursuivait :

— Je suis riche... très riche... et l'avenir ne peut que m'apporter encore plus d'opulence... Vous aurez dans Paris un véritable palais, les plus rares bijoux, les plus somptueuses étoffes...

— Assez ! assez ! interrompit violemment Madeleine... Je ne suis pas à vendre, et si c'est de cette façon que vous avez espéré gagner le chemin de mon cœur, j'ai le regret de vous dire que vous faites fausse route.

— De bien belles phrases qu'on prononce dans un moment d'emportement, mais, à la réflexion, on se rend mieux compte de ce qu'on dédaigne. Il n'est pas une femme, pas une, qui n'ait tenté de trébucher sur un morceau d'or. Vous ferez comme les autres.

— C'est ce qui vous trompe ; ni toi, ni moi, ni jamais, je n'accepterai l'abject marché que vous venez de me proposer.

— Je connais pourtant le moyen de vous y contraindre.

— C'en est trop, Monsieur, et si je fais un esclandre, c'est vous qui l'aurez voulu. Et Madeleine s'avancant vers le bouton de sonnette placé à la tête de son lit.

— Vous pouvez appeler, raille tranquillement le banquier, la maison est déserte, personne ne viendra.

La petite Magg comprit à son accent qu'il disait la vérité.

Alors, affolée, sentant qu'elle était entièrement à la merci de l'immense individu, elle bondit vers la fenêtre et, avant que Châtelain n'eût pu faire un geste pour s'opposer à son dessein, elle l'avait ouverte et criait éperdument dans la nuit :

— A moi !... Au secours !... Au secours !... Au secours !... Au secours !...

La fin du mot s'étrangla dans sa gorge. Châtelain, s'élançant vers elle, l'avait saisie par le cou et l'arrachait de la croisée.

Puis, sans s'inquiéter de cette fenêtre restée ouverte, il entraîna vigoureusement la malheureuse du côté du lit dont la blancheur mettait une tache claire au fond de la pièce.

Avec une énergie dont elle ne se serait pas crue capable, la petite Magg se débattait, cherchant à échapper à l'étreinte de son adversaire, qu'elle griffait de ses doigts raidis dans une crispation nerveuse.

Mais la malheureuse jeune fille était à bout de forces et, au moment où Châtelain avait avec elle au fond de la pièce, elle sentit tout son être faiblir, tout son courage, toute sa volonté l'abandonner.

— Ce fut à peine si, au moment où la misérable la jeta à demi inanimée sur son lit, elle put encore articuler faiblement :

— Lâche... Lâche... à moi ! à moi !... Ivre de bestiale sensualité, Châtelain s'avancant déjà pour prendre cette proie sans défense.

Mais, à cet instant, une forme masculine apparut dans l'encadrement de la fenêtre, puis, sautant sur le parquet, courait droit au banquier, l'empoignant par le milieu du corps, et lui ayant fait faire une brusque volte-face, lui envoyait au milieu de la poitrine un direct du droit qui eût fait tressaillir d'admiration un fervent du ring.

VII

La fuite

L'homme qui intervenait avec un tel propos était notre ami Bichonin que nous avons laissé étendu sur son lit et cherchant le moyen de suppléer Verdurel et Morleau dans leur expédition.

Voici ce qui s'était passé :

A un dixième pas s'apercevant au cours de ce récit que le bon ami de Mlle Maria n'était pas de ceux que les difficultés arrêtent longtemps.

Après un quart d'heure de réflexion, le plan de l'ancien marin était déjà arrêté.

Pour l'instant, il laissait Verdurel et Morleau se débattre entre les mains de la justice et irait au plus pressé, c'est-à-dire à la châtellenie des Futailles.

Mais comme, dans la crainte d'être des ennemis aux époux Fauconnet, il ne se sentait pas d'aviser directement M. Valentin, il résolut de reprendre sur son propre compte le dessin des deux figurants et de se trouver à 10 heures au rendez-vous donné à la jeune femme.

Son projet présentait bien quelques difficultés, car n'ayant pas, comme ses amis, fait une reconnaissance préalable dans la propriété, il ignorait tout de la disposition des lieux.

Mais la chose lui semblait sans importance ; il était assez débrouillard de sa nature pour se tirer quand même d'affaire.

Son plan une fois pris, Bichonin attendit patiemment le soir en continuant à se reposer de ses fatigues de la journée.

Il dina d'un excellent appétit et trouva même le moyen d'égarer son bagout de Parisien farceur le repas ordinairement triste et silencieux de ses hôtes.

Ceux-ci, toujours levés de très bonne heure, se couchaient aussitôt après le dîner.

